L'œil dans la nuit

Al Nath

***Reproduit de la série* Échos des Hauts-Plateaux**
avec l'aimable autorisation de l'éditeur Venngeist
http://www.hautsplateaux.org/

La puissante voiture roule dans la nuit noire de fin d'hiver. Les essuie-glaces luttent contre une forte pluie parsemée de flocons de neige fondante qui constellent le pare-brise et limitent la visibilité.

Le véhicule est conduit d'une main sûre, l'esprit du conducteur en alerte et ses yeux aux aguets malgré la fatigue. Il a hâte de retrouver son lit après une longue session de travail achevée bien après minuit. Il connaît parfaitement cette route, déserte à ces petites heures matinales et enfilant un modeste col de moyenne montagne.

Soudain un gros œil au milieu de la route, collé sur une masse noire. Coups de volant. La voiture suit fidèlement sans déraper. Tous, conducteur, animal, voiture, se tirent sans dommage de cette quasi-collision. Sacrée décharge d'adrénaline !

Le sommeil tardera à venir tout à l'heure.

Je connaissais en effet par cœur ce trajet entre une station européenne – où je gérais les opérations scientifiques sur un satellite exploité conjointement avec les agences spatiales américaine et anglaise – et mon domicile sur les contreforts de la Sierra de Guadarrama[1].

L'incident avait eu lieu sur le contournement de Valdemorillo, la seule bourgade importante sur le parcours[2]. Nous y dînions parfois à *Los bravos*, le *mesón* local, aujourd'hui fermé.

Ses murs étaient décorés de photos dédicacées d'astronautes américains du projet Apollo qui, dans leur tournée mondiale post-vol, avaient visité les stations voisines de Fresnedillas et de Robledo de Chavela. Elles avaient relayé les télécommunications pendant leurs missions.

Les locaux, heureux bien sûr que nous venions y dépenser nos Pesetas en régalant nos invités, devaient aussi nous considérer comme faisant partie de la même espèce, en gros de drôles de personnages liés aux activités spatiales, au pire des sortes d'extraterrestres.

Les antennes de la station de Robledo de Chavela (env. 50 km à l'ouest de Madrid) ressortent de la végétation dans cette vue prise le 19 octobre 1980 – en gros, à l'époque des anecdotes contées dans cet article. Cette station et celle, toute voisine, de Fresnedillas faisaient partie du réseau mis en place par la NASA dès les années 1960 pour suivre les vols habités et les missions interplanétaires. Les deux autres stations principales de ce réseau étaient situées à Fort Irwin (désert Mojave, Californie) et à Honeysuckle Creek (montagnes au sud-ouest de Canberra, Australie).

[1] Cf. "Les jumelles salvatrices", Venngeist (juin 2017) en http://www.hautsplateaux.org/hp030_201706.pdf.

[2] Moins de deux mille habitants alors.

Il est fort possible que nos dédicaces dans le livre d'or aient été récupérées et existent encore quelque part.

L'œil m'attendant dans l'obscurité au milieu de la route sur le contournement de Valdemorillo n'était pas celui d'un extra-terrestre, mais d'un robuste bovidé du type *avileña negra ibérica*[3], originaire de la province voisine d'Ávila. Une collision eût été fatale pour l'animal, l'auto et moi-même, les voitures d'alors, quatre décennies en arrière, n'étant pas encore équipées d'airbags.

Les obstacles sur ces routes n'étaient pas tous aussi volumineux, mais toujours aussi dangereux, même en plein jour : petits animaux, décombres divers, pierres et petits rochers dévalant les talus sous l'action du vent violent, des fortes pluies, et des nombreux troupeaux de chèvres et de moutons parcourant cet environnement montagnard peu peuplé – autant de pièges suffisants pour endommager les roues, parfois même le bas de la voiture.

Et n'oublions pas les innombrables conducteurs occupant le milieu de la route, en général avec un véhicule poussif. C'est dire s'il fallait maîtriser la puissance de sa propre voiture alors que le moteur ne demandait qu'à se donner à fond sur des routes autrement agréables à suivre au milieu de paysages somptueux.

De jour, on pouvait encore espérer éviter les éventuelles embûches.

[3] Entre une demi-tonne et une tonne.

Timbre-poste émis à l'occasion de l'approbation de la nouvelle constitution (démocratique) du Royaume d'Espagne le 29 décembre 1978.

La nuit, c'était beaucoup moins évident, celles-ci surgissant rapidement dans le faisceau limité des phares d'alors.

Par chance lors de la rencontre ci-dessus, il avait plu depuis plusieurs jours : la route avait été lavée du sable et des autres dépôts qui l'auraient sinon rendue aussi glissante que du verglas lors des premières gouttes. De nombreux accidents survenaient après une longue période sèche, aussi facilités par l'état plus que douteux à l'époque des pneumatiques de nombreux véhicules, sans adhérence sur sol humide.

Le Roi Juan Carlos Ier (à gauche) et la Reine Sofia inaugurant la station de l'Agence Spatiale Européenne à Villafranca del Castillo (« Vilspa ») le 12 mai 1978.

De haut en bas :
la petite vallée du Rio Guadarrama abritant la station ;

le château (« castillo ») d'où fut prise la photo précédente (la station tire son nom d'une urbanisation située à deux kilomètres) ;

les visiteurs à quatre pattes venant de temps à autre nous saluer.

D'autres incidents pouvaient survenir sur ces routes, en particulier la nuit lorsqu'elles étaient peu fréquentées. Ainsi, un employé de l'agence aérospatiale espagnole INTA, travaillant à l'une des stations de la NASA, y fut immobilisé par un groupe cagoulé alors qu'il rentrait de nuit chez lui à Madrid. On lui déroba sa voiture de service et ses documents, le laissant en sous-vêtements sur le bord de la route.

Le véhicule devait apparaître ensuite dans une attaque bancaire, très probablement dans le but de s'approprier des fonds servant à financer des activités terroristes.

Les assassinats étaient fréquents en Espagne à cette époque. Groupes des extrêmes gauche et droite, nationalistes basques et autres activistes « antisystème » revendiquaient ces attaques sur fond de transition démocratique du pays après la dictature franquiste.

Ces attentats firent nombre de victimes, surtout militaires et politiques, mais aussi économiques, sans oublier des victimes civiles non ciblées, pudiquement appelées aujourd'hui « dégâts collatéraux ».

Militaires protégeant la station de l'Agence Spatiale Européenne à Villafranca del Castillo (env. 30 km au Nord-Ouest de Madrid) en mars 1979 dans le cadre des premières élections législatives au cours de la transition démocratique.

Les stations de poursuite des satellites étaient considérées comme sensibles et susceptibles d'attentats. Elles étaient donc protégées par des détachements militaires à chaque étape importante de la transition démocratique : approbation de la nouvelle constitution (décembre 1978), premières élections démocratiques nationales (mars 1979) et locales (avril 1979), etc.

En dehors de son lieu de travail, le personnel national et international était livré à lui-même. Tous ceux qui circulaient de nuit sur les routes désertes de la région s'étaient armés d'une façon ou d'une autre : authentiques armes à feu pour certains, pistolets à gaz pour d'autres, d'autres encore comme moi-même avaient aussi en poche un couteau à cran d'arrêt[4] – sans grande illusion toutefois sur son efficacité en cas de rencontre avec des malfaiteurs déterminés.

Par ailleurs, nous qui étions penchés pendant des heures sur nos écrans de contrôle spatial, dans un bâtiment d'une petite vallée retirée de la *meseta central*[5], étions bien peu conscients de ce qui se déroulait à une trentaine de kilomètres dans la capitale espagnole.

Nos heures de travail sur le satellite variaient au cours de l'année[6] et certains postes se terminaient à des heures avancées de la nuit.

Cette autre nuit-là, je venais de terminer une laborieuse session d'opérations scientifiques. L'utilisateur souhaitait plus que ce que le satellite pouvait lui fournir et il avait fallu de longues explications, de moi-même et de l'équipe technique m'entourant, pour ramener le gaillard à des ambitions plus réalistes.

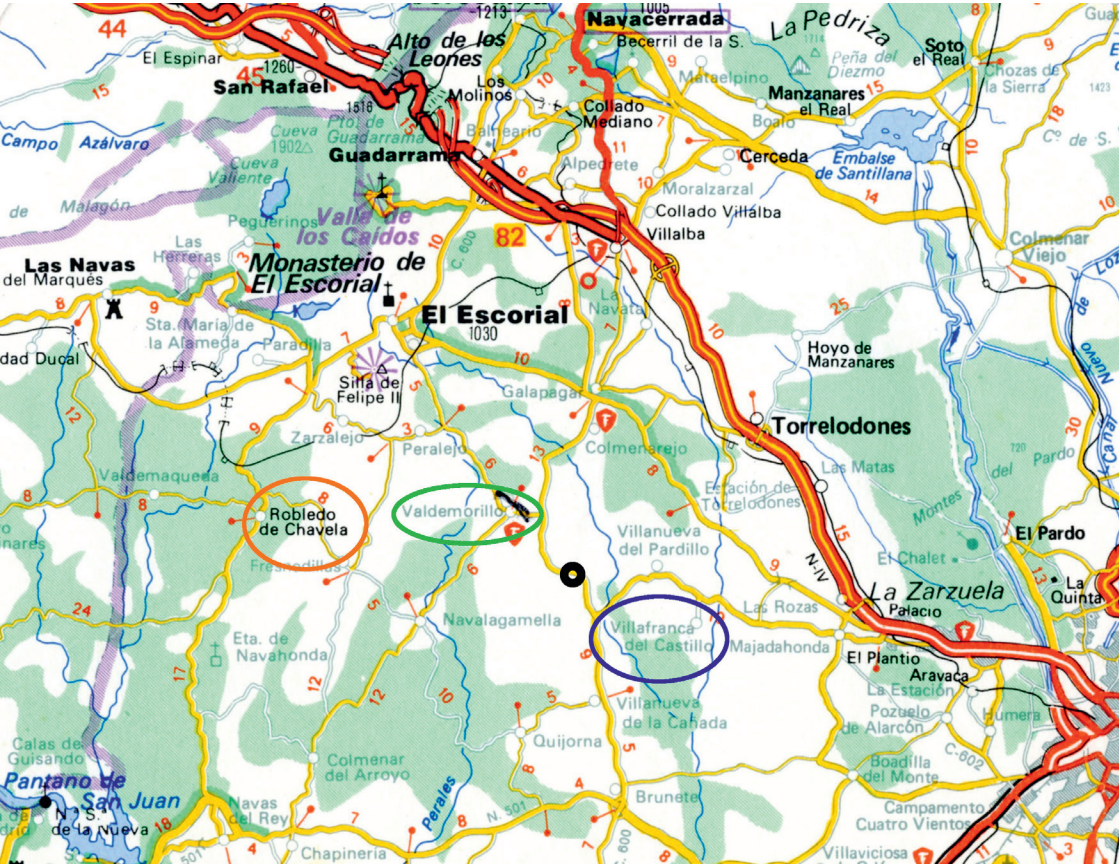
Le cas était très rare, stressant et frustrant en soi, nos visiteurs nous faisant pleinement confiance sur les possibilités des bijoux spatiaux dont nous avions la charge. C'est donc dire si, au cours des heures intenses que nous venions de passer, nous n'avions guère eu le temps de nous intéresser au monde extérieur. Et c'était bien fatigué et pensif que, sur cette route si familière, je laissais mes automatismes et la voiture me conduire vers un repos bien mérité.

Je connaissais cette route dans ses moindres détails. J'aurais pu appeler tous les buissons qui la bordaient par leur prénom, les saluant deux fois par jour. La nuit, je pouvais reconnaître facilement leur silhouette endormie passant rapidement dans la lueur blafarde des phares.

[4] Acheté alors sans difficulté au Musée Militaire du Château de Monjuic à Barcelone (fermé depuis 2009).

[5] Haut-plateau central de la péninsule ibérique, d'une altitude moyenne de 600 m et d'environ 210 000 km² (en gros la moitié de la superficie de la péninsule).

[6] L'orbite du satellite étant fixe par rapport au ciel nocturne, nous devions décaler nos postes de deux heures par mois.



Cet extrait d'une carte Firestone Hispania publiée en 1974 (à la fin de la dictature franquiste) correspond aux anecdotes contées dans cet article. Madrid, la capitale espagnole déborde dans le coin inférieur droit.
À l'opposé, l'ellipse orange entoure Robledo de Chavela, localité près de laquelle se trouvaient deux stations du réseau mis en place par la NASA pour suivre ses sondes interplanétaires et les missions Apollo. À même hauteur sur la droite, dans l'ellipse verte, se trouve Valdemorillo. C'est sur son contournement (trait noir) qu'eut lieu ma rencontre nocturne avec le bovidé du type avileña negra ibérica. La station européenne Vilspa se trouve au bord inférieur de l'ellipse bleue entourant Villafranca del Castillo. La pastille noire indique l'endroit où j'ai buté une nuit sur un barrage routier de la Guardia Civil en pleine obscurité, m'arrêtant heureusement à temps. Mon trajet de retour quittait Vilspa, passait par Villanueva del Pardillo et la pastille noire, esquivait Valdemorillo et arrivait à El Escorial où je résidais, soit une trentaine de kilomètres. La nuit du 23 février 1981 en rentrant chez moi, j'y suivais, à la radio de la voiture, les développements de la tentative de coup d'état au parlement espagnol otage des putschistes depuis la fin de l'après-midi. L'infrastructure routière de la région a été fortement modifiée depuis, avec notamment plusieurs rocades autoroutières autour de Madrid.

Le palais-monastère de El Escorial comprend un palais royal, une basilique, un panthéon des monarques espagnols, une remarquable bibliothèque, un tout aussi remarquable musée, un collège, un monastère et autrefois un hôpital. Ma résidence se trouvait à quelques dizaines de mètres[7]. La route que l'on devine filant au loin par dessus cette auguste monument mène vers Valdemorillo et la station Vilspa.

Soudain, un reflet inhabituel entre deux buissons me fit plaquer le pied sur le frein.

La voiture s'arrêta juste à la hauteur d'un policier planté dans l'obscurité au milieu de la route. Aucun éclairage ou pièce réfléchissante ne m'eût permis de le repérer de loin.

Lorsqu'un assassinat avait eu lieu dans les rues de Madrid, deux cercles de barrages routiers étaient mis en place – l'un aux sorties immédiates de la ville, l'autre à plus grande distance – dans l'espoir illusoire de pouvoir coincer les terroristes. Ceux-ci pouvaient en effet rester tranquillement dans une planque urbaine les quelques jours nécessaires à la levée des contrôles et je n'ai pas souvenir que ceux-ci aient jamais été efficaces. Mesures spectaculaires donc, surtout destinées à montrer que « quelque chose était fait ».

Mais ces barrages routiers, en général mal signalés, causaient quasi-systématiquement des victimes civiles innocentes : personnes ne s'arrêtant pas faute de comprendre la nécessité de le faire, ou faisant maladroitement demi-tour à la vue du contrôle – comme ce fut le cas un jour pour un père et son fils abattus sans aucune autre raison, ce qui engendra une de ces manifestations de masse du début des années 1980 dont Madrid doit encore se souvenir.

La station Vilspa se trouvait entre les deux cercles de barrages. Les employés rentrant à Madrid devaient passer le cercle intérieur, en général bénin pour ceux qui y pénétraient. Pour ma part, je devais franchir le cercle extérieur pour pouvoir rejoindre ma résidence montagnarde.

[7] Cf. "La 13e adresse", Venngeist (novembre 2018) en http://www.hautsplateaux.org/hp047_201811.pdf.

En haut, la tentative de coup d'état en fin de journée du 23 février 1981 dans le parlement espagnol. En bas, à 01:15 le 24 février, l'allocution télévisée du Roi Juan Carlos I^{o} épaulant la transition démocratique et intimant l'ordre aux militaires de rentrer dans leurs casernes.

Tellement anxieux de ne pas servir de cible la nuit en pleine campagne, les policiers ne se signalaient pas. Ne me serais-je pas arrêté au contrôle, les mitrailleuses postées un peu plus loin dans les buissons – et dont j'avais perçu un vague reflet – auraient réglé mon sort et je ne serais pas en train d'écrire ces lignes.

Ce fut aussi sur cette route que j'avais suivi les développements d'une tentative de coup d'état militaire en fin de journée du 23 février 1981.

Alors que nous tenions à Vilspa une réunion importante avec des gestionnaires venus de l'étranger, un appel nous avait averti que des coups de feu étaient tirés dans l'enceinte des *Cortes*, la Chambre des Députés en session.

Premier élément rassurant : le téléphone semblait bien fonctionner. Je l'avais vérifié moi-même en appelant l'aéroport. Ouvert, celui-ci opérait normalement. Les putschistes paraissaient donc être des amateurs, pas comme ceux qui avaient pris le pouvoir au Chili huit ans plus tôt.

Sur le chemin du retour, la radio de la voiture signalait que des chars roulaient dans les rues de Valencia. Mais cette station de radio n'était pas non plus aux mains des rebelles. De même que la plupart des Espagnols cette nuit-là, j'étais resté éveillé jusqu'à l'intervention télévisée du Roi, ordonnant aux militaires de rentrer dans leurs casernes et enjoignant le retour à une vie normale.

Le lendemain matin, tous mes collaborateurs étaient à leurs postes, certains avec un transistor à côté d'eux. Vers midi, tout rentra dans l'ordre. Les putschistes obtempérèrent et les députés furent libérés.

Si la fermeté du Roi durant cet épisode fut universellement admirée, la maturité du peuple espagnol y fut tout aussi remarquable.